

professeurs assez imprudents pour satisfaire un pareil goût, assez oublieux de la dignité de leur sexe pour se faire les complices d'un renversement du droit naturel. La femme riche, qu'elle appartienne à l'aristocratie, à la bourgeoisie ou à la finance, la femme et la fille de fonctionnaire, doivent faire de la tapisserie, lire des romans, jouer un peu de piano, développer les grâces qu'on apprécie dans un salon, cultiver l'art des visites de cérémonie et des réceptions correctes.

Et l'on s'étonne des exagérations, des excentricités du mouvement féministe ! On se scandalise ou on se raille de certaines émancipations ; comme si toutes les tyrannies ne provoquaient pas l'esprit de révolte ; comme si les violations du droit en pouvaient condamner les revendications. Du haut en bas de l'échelle sociale, la tyrannie masculine tend à s'affirmer avec toujours plus d'arrogance. Le cultivateur, l'ouvrier, trouve tout naturel que sa femme soit confinée dans un logis étroit, insalubre, qu'elle se prive du nécessaire pour que les enfants mangent à leur faim, tandis qu'il va, lui, s'amuser, consommer, jouer au cabaret, prêt à répondre par des injures ou des coups aux représentations qui accueilleront son retour. "Que diriez-vous, demandait quelqu'un de ma connaissance, à un père de famille qui rentrait ivre après une journée de chômage volontaire, que diriez-vous si votre femme allait, de son côté, à la guinguette, et y dépensait à boire les quelques sous qu'elle gagne dans les instants dont ses devoirs domestiques lui permettent de disposer, au détriment de sa santé. — Ah ! répondit l'ivrogne ; pour ma femme, c'est autre chose !"

Eh ! oui, toujours le système comode des deux morales. La femme, c'est autre chose ! Que le mari donne des coups de canif dans le contrat, que le jeune homme fréquente les mauvais lieux, cela ne tire pas à conséquence. La femme de l'un, la sœur de l'autre, doivent rester chastes. Quand donc fera-t-on comprendre aux intéressés que ce système d'inégalité dans une forme de la tyrannie et une véritable immoralité renferme un aveu d'incapacité de la part du sexe fort et un

témoignage implicite de la supériorité du sexe faible ?

La femme *quelquefois* supérieure à l'homme ! C'est bien plutôt "*souvent*" qu'il faudrait dire. Mieux que lui, elle donne aux malades les soins les plus délicats ou les plus répugnants ; elle est plus forte contre la pauvreté ; elle ne se soustrait pas, d'ordinaire, comme lui, par des distractions malsaines, aux misères ou aux obligations du foyer. Les chefs de famille perdus de dettes sont plus nombreux que les femmes qui ruinent leurs maris par de folles dépenses. Il y a, dans les prisons beaucoup moins de femmes que d'hommes. Est-ce là, chez elles, marque d'infériorité ?

Que si de la vie ordinaire et de ses conditions générales, nous passons à certaines manifestations spéciales de l'activité, il serait aisé de montrer l'injustice du préjugé qui entend tenir la femme dans la sujétion ou lui fermer l'accès de certaines carrières où ses aptitudes trouveraient leur emploi. Je ne prétends pas le moins du monde, ni que la femme puisse exercer toutes les professions, ni que dans toutes celles qui lui sont ouvertes ou dont elle force l'entrée, son mérite, ses succès puissent porter ombrage à l'homme. Je voudrais qu'elle ne fût pas systématiquement tenue pour incapable et que, à ses risques et périls, partout où la décence ne lui interdit pas de se produire, et son rôle domestique étant sauvegardé, elle pût user de la liberté de concurrence.

A ceux qui tiennent la femme pour un être intellectuellement inférieur, il n'est pas inutile d'apprendre qu'on a vu parfois des femmes supérieures. Dans les lettres : Mme de Staël, Georges Sand ; dans la politique : Christine de Suède, Catherine de Russie, Marie-Thérèse d'Autriche, Mme Roland, pour ne parler que des mortes.

H. DRAUSSIN.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs l'apparition d'une nouvelle revue, *Jérusalem*, richement illustrée et paraissant le 24 de chaque mois, sur papier de luxe, au prix de 3 francs par an. Elle traitera de toutes les questions relatives à la Terre Sainte.

Un numéro spécimen est envoyé gratuitement sur demande adressée à l'éditeur, Paris, 5, rue Bayard,

## Lettre Intime.

Ma petite chérie,

Ta dernière lettre est un cri du cœur, et depuis que je l'ai lue, je n'ai pas pris une minute de repos afin de te renseigner, et, ce, le plus tôt possible sur les points d'interrogation que tu me poses. En effet, tu demeurais à la campagne et tu tiens à connaître quelles sortes de chapeaux seront portés cet hiver. Je comprends ta légitime curiosité, va, et je suis bien aise de t'annoncer que je t'apporte de quoi à aisément la satisfaire.

Oui, ma bonne, il n'y a pas une modiste à Montréal plus instruite que moi sur les formes nouvelles et les plus beaux modèles. Et c'est à Mille-Fleurs, où je me suis rendue aujourd'hui que l'on m'a donné ces détails et de la meilleure grâce du monde. Tu connais Mille-Fleurs ? à coup sûr, tu as dû en entendre parler. C'est un des établissements de modes chics de la ville. Et ce qu'il y a de jolies choses ! L'exposition bat en ce moment son plein et, si, devant tant de merveilles, je n'en ai pas perdu la tête, c'est que je tenais à la garder pour la coiffer d'un de ces magnifiques chapeaux. Il y en a de tous genres, ma chère, et le goût hésite entre la grande amazone fièrement retroussée, le poétique Velasquez à l'ondoyant panache retombant en caresses sur les cheveux, ou l'élégant Gainsborough, piqué d'ailes, de plumes finement ombrées. Et puis, les toques fleuries, les capotes empire, Louis XVI et Directoire... jamais je n'ai vu une aussi éclatante élégance. Quant aux nuances, ma chère, c'est le vert, le brun, et le rouge qui ont la suprématie. Très gentil pourtant ce gris, où des roses fièrement campées semblent vous narguer par-dessus la calotte. Enfin, je n'en finirais pas, et, il vaut mieux que tu viennes choisir toi-même. Je t'assure que cela vaut bien la peine d'une visite, sans compter le plaisir que j'aurai à te voir.

N'oublie pas : Mille Fleurs, 1554 rue Ste-Catherine. D'ailleurs, j'y retournerai encore, avec toi, avec grand plaisir.

Ainsi, c'est au revoir que je te dis, ma bonne petite chérie.

Ton amie,

MARCELLINE.